

Comme un vent de liberté

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09 », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Une chose est sûre : changer d'horizon, c'est ce que je recherche depuis longtemps. Cela a commencé très tôt à l'école primaire. bercé par la voix grave et chaude de Monsieur Mougeot, mon instituteur, mon esprit vagabondait. Les yeux tournés vers la fenêtre, je contemplais les feuilles du gros platane planté au milieu de la cour et ça me fascinait de les voir frissonner au vent ou bien je me prenais pour cet oiseau qui venait de se poser sur la plus haute branche et je m'envolais avec lui. J'émergeais brusquement quand il m'interpelait en haussant la voix :

« Julie, arrête de bailler aux corneilles et viens au tableau » !

Mon aptitude à me projeter vers un ailleurs imaginaire, inversement proportionnée à mon incapacité à me concentrer, n'a cessé de s'amplifier au fil des années. D'où mon parcours scolaire catastrophique. J'ai fini caissière de supermarché pour vite me retrouver au RSA et depuis un an je suis SDF. Je me débrouille comme je peux et je garde précieusement un petit pécule que je camoufle dans mes chaussettes. Souvent, les gens me plaignent dans la rue mais ce qu'ils ne savent pas c'est que je suis libre de rêver et ça me suffit.

Et si cette mamie m'offrait enfin un vrai rêve ? Bon, un voilier qui s'appelle La Bérézina ce n'est, à priori, pas engageant et peut-être bien que je vais finir dans les profondeurs de l'océan.

Assise sur mon sac, j'ai un peu froid. Ce petit vent qui vient de la mer s'engouffre dans ma parka et me picote les joues. Je resserre mon écharpe et tire mon bonnet sur les oreilles. Ce que j'espère c'est qu'elle va accepter Lori, ma petite chienne. Je n'en ai pas parlé au

téléphone. Peut-être que j'aurais du. De toute façon, je ne pars pas sans elle. J'ai des arguments pour convaincre. Une grand-mère, ça doit aimer les chiens. Et puis Lori n'est pas comme les autres, elle est sage comme une image et elle comprend tout. Ceux qui me croisent disent qu'il ne lui manque que la parole.

Sous la lueur du lampadaire, le voilier se balance et le tintement de ses cordages, accrochés au mât, résonnent dans le silence de la nuit. J'aime bien le chant harmonieux que font tous ces bateaux amarrés au quai. Je n'ai pas souvent eu l'occasion de déambuler sur des ports et encore moins de naviguer. Ma seule expérience en la matière est un stage de voile quand j'avais onze ans. C'était sur des " Optimists ". On était deux à manœuvrer ces petites embarcations. Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Deux fois, on s'est retrouvés à l'eau. Je n'ai jamais voulu recommencer.

Aussi, dans quelle galère suis-je venue me mettre ce soir ? Si elle compte sur moi pour l'aider à traverser l'Atlantique, je ne suis certainement pas la bonne personne. J'ai encore le temps de déguerpir mais au fond de moi quelque chose me retient. J'ai très envie de la connaître cette vieille dame. Son côté énigmatique m'attire. Est-ce une fée, une sorcière ? En tout cas, elle n'est pas ponctuelle. Il est vingt heures zéro quatre et le quai est toujours désert. Pas de grand-mère en vue ! J'ai l'impression qu'elle m'a bel et bien posé un lapin. Lori s'impatiente. Je la caresse en lui murmurant à l'oreille des mots doux. Elle aime bien et ça la tranquillise.

- Bon, marmonné-je, si dans cinq minutes la vieille n'est pas là, on y va. J'ai repéré tout à l'heure un coin au chaud pour dormir. T'en fais pas. Ça va aller.

- Bonsoir. C'est toi Julie ? Il est à qui cet animal ?

Je sursaute au son de la voix forte qui siffle derrière moi. Je me retourne et j'hésite un peu avant de répondre.

- Euh... Oui Madame, c'est moi Julie et Lori c'est ma chienne.

- Tu ne m'as pas dit que t'avais un chien ! J'aime pas trop ça. Moi, je préfère les chats. Bon. On va faire avec, mais surtout pas de cochonneries sur mon bateau. Il faudra la surveiller. Tu n'as que ça comme bagage ?

- Oui Madame. Je n'ai qu'un sac et les croquettes de Lori. Je vous l'ai dit au téléphone. Je suis une SDF.

- Ah, non Julie. Pas de Madame entre nous. Tu m'appelles Simone. Un point c'est tout. Et tu me tutoies. D'accord ?

- D'accord Simone.

- Maintenant, on y va. Tu vas attraper froid. Fais attention à l'échelle, elle branle un peu.

Médusée, je lui emboîte le pas sans rien dire. Je suis impressionnée par cette femme. Son franc-parler, sa voix autoritaire, son allure virile mais aussi son regard doux et son beau visage. Elle a ma taille, un mètre soixante cinq environ, et est plutôt bien charpentée. Vêtue d'un jean délavé, d'une grosse veste couleur kaki, de bottines noires fourrées et coiffée d'un bonnet péruvien, elle a un look détonnant. Je ne la trouve pas si vieille que ça. Elle est plus à l'aise sur l'échelle de corde que moi. J'ai un peu honte de me faire aider pour crapahuter sur son bateau.

- T'a pas l'air d'avoir le pied marin ma p'tite. T'en fais pas, ça viendra. Je parie que c'est la première fois que tu montes sur un voilier ?

- Oui. C'est vrai. J'espère que je ne serai pas malade !

- Ça ira avec des cachets au début. Julie, je te mets tout de suite à l'aise. Tu es là uniquement pour me tenir compagnie. Je te donnerai juste quelques principes de base mais je ne t'embêterai pas avec la navigation. Ça, c'est mon truc. Je sais faire. J'ai fait le tour du monde et traversé l'Atlantique plus d'une fois. Bon. C'est vrai. Je n'étais pas seule. Il y avait mon cher René qui s'en est allé l'an dernier. Je crois que nous avons passé la moitié de notre vie sur l'eau ! Au fil du temps, on a modernisé le bateau et ça va t'étonner, maintenant tout est électronique. Plus besoin de gros bras pour monter les voiles ou pour pousser la barre. C'est un régal de naviguer ! Mais je parle, je parle et toi tu grelottes. Viens. Je vais te faire visiter.

Je n'ai pas tout retenu. Simone parle vite et utilise un langage qui m'est inconnu. Quelques mots pénètrent cependant dans mon cerveau : cockpit, carré, couchette cercueil, table à cartes. Je m'installe dans la cabine avant en forme de triangle. Elle est étroite mais pour moi c'est le luxe ! Finis les cartons sur les trottoirs gelés. Lori n'en revient pas. Elle bondit sur le duvet et s'y allonge en jappant de joie. D'un geste brusque, j'essaie de l'en faire descendre de peur qu'elle ne salisse mais Simone me retient.

- Laisse-la Julie ! Regarde comme elle est contente.

C'est vrai et moi aussi. Je me dis soudain que j'ai bien fait de téléphoner ce matin.

- Voilà Julie. Tu connais tous les secrets de La Bérézina. Sauf un. Celui-là, c'est mon secret et je ne peux pas te le dévoiler. Plus tard peut-être. Tu as le droit d'aller partout excepté dans la couchette cercueil bâbord. Elle est fermée à clé. Je ne te demande pas si t'es d'accord, je veux simplement que tu respectes la règle.

J'opine de la tête forcément mais ça m'intrigue. Que cache-t-elle donc dans cette cabine ? De l'argent, des bijoux, de l'or, un cadavre ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir d'avantage. Simone me propose d'aller dîner dehors, au restaurant du Port.

Je ne sais plus depuis combien de temps je n'ai pas mis les pieds dans un resto. Bien trop cher pour moi. Le seul qui me soit familier maintenant c'est le Resto du cœur.

Il y a du monde assis au bar et presque toutes les tables sont occupées. Dès notre entrée, des têtes se tournent vers nous et je me sens soudain mal à l'aise. Simone a réservé. Nous nous installons près de la baie vitrée. Avant même de consulter la carte, je sais ce que je vais prendre : "Bifteck, frites, salade". C'est ce que je préférais autrefois. Pour m'accompagner peut-être, Simone choisit la même chose et commande une carafe de vin rouge.

Nous apprenons à nous connaître. Simone a quitté son bonnet. Elle a de longs cheveux grisonnants qu'elle relève en un chignon un peu désuet sur l'arrière de la tête. Son visage aux traits volontaires s'illumine quand elle sourit. Elle a des yeux vert tendre et sa peau est lisse, sans ride, juste un peu hâlée par le soleil.

Je me raconte un peu mais c'est surtout elle qui parle. Elle me relate sa vie d'aventures avec René. Sans enfants, ils ont boulingué au gré de leur fantaisie. Deux ans de travail, un an de voyage, c'était leur rythme de croisière. Et puis René est mort dans un accident de voiture. Très affectée, Simone a envisagé un moment de vendre le voilier. Et puis l'envie de repartir l'a reprise. Retourner au Cap Vert, sur l'île de Sal, si chère à son mari. Comme il n'y n'avait personne dans son entourage pour l'accompagner, elle a eu l'idée saugrenue de mettre une annonce dans le journal.

- Et tu vois Julie, me confie-t-elle, j'ai bien fait. Tu es celle que je cherchais. Je crois qu'on va bien s'entendre. J'ai mis une semaine à tout préparer sur le bateau. On part demain matin, vers neuf heures. La météo est favorable. Cap sur le Sénégal.

De retour sur La Bérézina, elle me montre la carte marine, m'explique le trajet que nous allons prendre demain et me donne quelques notions techniques indispensables.

Je suis fille unique. Très jeune, j'ai quitté mes parents et je n'ai pas connu mes grands-parents. Lori est ma seule compagne. Et là, en une soirée, grâce à Simone, je viens de trouver une famille. En me couchant ce soir, la chienne lovée contre moi, je me sens sereine et enfin gâtée par le destin. J'ai déjà oublié le secret de Simone.

C'est la clarté venant du hublot qui me réveille. Lori ronfle près de moi. Je n'imaginai pas que l'on pouvait dormir aussi bien sur un voilier. bercée par le tangage, je me suis endormie comme un bébé. Je n'ai pas eu froid comme d'habitude, ni mal au dos, ni dérangée par un pauvre bougre aviné qui vient d'avoir l'idée géniale de placer son carton près du mien. Je regarde l'heure sur mon portable. Neuf heures ! C'est l'heure du départ. Je m'éjecte du lit et Lori, brusquement réveillée, saute de la couchette. Tout est calme dans le bateau. Bizarre. Simone devrait être prête à mettre les voiles. Sur la table du carré, il y a un thermos et deux

croissants. Je souris d'aise. Simone est un ange. Je l'appelle, frappe à sa cabine entrouverte, son duvet est plié sur l'oreiller. Je monte sur le cockpit. Elle n'est pas là. Le port est sous la brume et j'ai du mal à distinguer les autres voiliers. Je ne vois personne sur le quai. L'angoisse me serre la poitrine. C'était trop beau. Le rêve d'une nuit et tout s'envole ! Il ne fait pas chaud et je suis en pyjama. Je rentre m'habiller décemment puis avale un bol de café et mange un croissant. Lori a faim. Je lui sers ses croquettes. Avant de remonter sur le pont, j'active plusieurs fois la poignée de la porte de la cabine interdite. Simone est peut-être enfermée là. Non, Elle est bien fermée à clé. Là-haut, je scrute le quai désert. J'aperçois une frêle silhouette qui se dirige vers le voilier.

- C'est vous Julie ? M'apostrophe une voix enfantine.
- Oui, c'est bien moi.
- J'ai un message de la part de Simone. Elle est à l'hôpital. C'est son cœur.
- Son cœur ? Mais qu'est-ce qu'elle a ? Elle allait bien hier.
- J'sais pas. Madame. Tenez.

En équilibre sur l'échelle, j'attrape l'enveloppe et remercie le gamin. Je me réfugie à l'intérieur et la main tremblante je déchire le papier. Il y a une lettre et une clé qui glisse à mes pieds. Je la ramasse. Les quelques mots que je déchiffre me glacent le sang.

Julie

Il ne me reste plus guère de temps. Je te confie mon bateau. Je sais que tu en feras bon usage. Mais avant, voici ce que tu dois faire.

Avec la clé, ouvre la porte de la cabine bâbord. A droite, près de la couchette, il y a un petit placard. Tu y trouveras l'urne contenant les cendres de René. Le but du voyage était d'aller les répandre sur l'île de Sal. Tout ça est maintenant impossible pour moi. Alors, prends l'urne, place-toi au bout du pont et disperse les cendres dans l'eau du port. Quand viendra le moment, tu feras la même chose pour moi. Bon vent.

Sonnée, je m'assois. La clé dans la main, je la triture nerveusement en gardant les yeux fixés sur la cabine. J'ai soudain l'impression de porter un énorme fardeau sur les épaules. Disperser les cendres de ce René que je ne connais pas est pour moi une responsabilité insurmontable. Je n'ai pas du tout envie de toucher à cette urne. Lori le sent bien. Elle gémit doucement près de moi. Et puis, ce voilier est un cadeau empoisonné pour une profane en navigation comme moi ! A part, dormir dedans, c'est tout ce que je peux y faire.

Pourtant, au fond de moi, je me dis que je lui dois bien ça à Simone. Je me lève et, le cœur battant, j'enfonce la clé dans la serrure. Il n'y a rien dans la cabine, juste une couchette et le fameux placard. Je l'ouvre et découvre l'urne. Elle est noire, brillante avec sur le dessus l'inscription en lettres d'or "*A mon cher René*". J'hésite à la prendre. Et puis, dans un geste de défi, je la saisis à deux mains. Ce n'est pas lourd. Il faut que je fasse vite. Je monte sur le pont et me place à l'avant. La brume s'est dissipée depuis tout à l'heure. Maintenant, je distingue bien l'estuaire et l'océan, là-bas. Il n'y a qu'une légère brise qui fait trembler le mât. Je dévisse l'urne et, penchée sur le bastingage, je la renverse d'un seul coup. Figée, je regarde la poussière s'éparpiller à la surface de l'eau avant d'y être complètement engloutie. Je me surprends à avoir une pensée furtive pour cet homme mais c'est à Simone que j'offre les quelques larmes qui coulent le long de mes joues.

Et soudain je réalise que La Bérézina dérive lentement vers l'horizon. Elle vient de larguer ses amarres. Je devrais m'inquiéter. Mais non. Je me sens étrangement calme. C'est comme un vent de liberté qui me pousse vers le large.